

15-16 août 1850

521

LE VOYAGE D'UN VÉTÉRAN DE L'EMPIRE

ATA

Un vieux soldat dans son humble demeure
Entend parler de LOUIS-NAPOLÉON ;
« Allons, dit-il, avant ma dernière heure
- Voir l'héritier de cet illustre nom. (Bis.)
- Oui, j'entreprends ce saint pèlerinage,
- Et de mon cœur je remplirai le vœu.
En arrivant au terme de mon voyage,
De l'empereur je verrai le neveu. » (Bis.)

« Mais, lui dit-on, jusqu'à la grande ville
- Vous trouverez un énorme trajet.
- Pauvre vieillard, que l'âge rend débile
- Abandonnez un semblable projet. » (Bis.)



Lith. Clappie R. de Jussieu 21 Lyon

Il leur répond : « Qu'importe la distance ?
« Je rajeunis ; mon cœur est plein de feu.
« Pour me guider, j'ai choisi l'espérance ;
« De l'empereur je veux voir le neveu. » (Bis.)

Puis il quitta sa modeste chaumière,
Et vers Lyon il dirigea ses pas,
En demandant au ciel, dans sa prière,
De retarder d'un seul jour son trépas. (Bis.)
« Lyon ! Lyon ! répète-t-il sans cesse ;
Car le bonheur pour moi n'est qu'en ce lieu.
Le canon tonne ; il accourt, il se presse ;
De l'empereur il verra le neveu. » (Bis.)

Le vieux guerrier, dont l'âme est attendrie,
Suit du regard le cortège si beau,
Quand tout-à-coup il voit l'aigle chérie,
Des jours passés vénérable lambeau. (Bis.)
« Quel doux moment tu gardais à son âge !
« Le bon vieillard le bénit, ô mon Dieu !
« D'un pas joyeux il retourne au village ;
De l'empereur il a vu le neveu. » (Bis.)

A Cugnet Dauphinois



Récit sommaire du séjour à Lyon du prince LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE,

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

ET DISCOURS OU ALLOCUTIONS

PAR LUI PRONONCÉS.

Arrivé à Lyon le 15 août, à dix heures du matin, le Président de la République s'est rendu, à travers une haie de troupes et au milieu d'une foule considérable, à la métropole, accompagné d'un nombreux et brillant état-major et des autorités civiles et militaires, soit du département du Rhône, soit de ceux de la Drôme, de l'Isère, de la Loire et de l'Ain. Puis il s'est rendu à l'hôtel de la Préfecture. Dans la cour de cet hôtel, il a passé en revue les glorieux débris de la vieille armée, venus, drapeaux en tête, pour le saluer. Le prince leur a témoigné sa reconnaissance de ces marques de sympathie. A sept heures du soir, le Président s'est rendu au banquet de l'Hôtel-de-Ville. C'est là qu'au toast porté par M. Reveil, maire de Lyon, « Au nom de la ville, à M. le Président de la République », le prince a répondu en ces termes :

« Monsieur le Maire,

« Que la ville de Lyon, dont vous êtes le digne interprète, reçoive l'expression sincère de ma reconnaissance pour l'accueil sympathique qu'elle m'a fait. (Adhésion.) Mais, croyez-le bien, je ne suis pas venu dans ces contrées où l'empereur mon oncle a laissé de si profondes traces, afin de recueillir seulement des ovations et passer des revues. Le but de mon voyage est, par ma présence, d'encourager les bons, de ramener les esprits égarés, de juger par moi-même des sentiments et des besoins du pays. (Applaudissements.) La tâche que j'ai à accomplir exige votre concours, et pour que ce concours me soit complètement acquis, je dois vous dire avec franchise ce que je suis et ce que je veux. (Mouvement.)

« Je suis, non pas le représentant d'un parti, mais le représentant de deux grandes manifestations nationales qui, en 1804 comme en 1848, ont voulu sauver par l'ordre les grands principes de la Révolution française. (Applaudissements.) Fier donc de mon origine et de mon drapeau, je leur resterai fidèle. Je serai tout entier au pays, quelque chose qu'il exige de moi : *abnégation ou persévérance*. (Assentiment.)

« Des bruits de coups d'état sont peut-être venus jusqu'à vous, Messieurs ; mais vous n'y avez pas ajouté foi. Je vous en remercie. (Applaudissements.) Les surprises et les usurpations peuvent être le rêve des partis sans appui dans la nation ; mais l'élu de six millions de suffrages exécute les volontés du peuple, il ne les trahit pas. (Tonnerre d'applaudissements.) Le patriotisme, je le répète, peut consister dans l'abnégation comme dans la persévérance. (Sensation.)

« Devant un danger général, toute ambition personnelle doit disparaître. En ce cas, le patriotisme se reconnaît comme on reconnaît la maternité dans un jugement célèbre. Vous vous souvenez de ces deux femmes réclamant le même enfant : à quel signe reconnaît-on les entrailles de la véritable mère ? Au renoncement à ses droits que lui arrache le péril d'une tête chérie. (Sensation prolongée.)

« Que les partis qui aiment la France n'oublient pas cette sublime leçon ; moi-même, s'il le faut, je m'en souviendrai. (Interruption et applaudissements.) Mais, d'un autre côté, si des prétentions coupables se ranimaient et menaçaient de compromettre le repos de la France, je saurais les réduire à l'impuissance en invoquant encore la souveraineté du peuple ; car je ne reconnais à personne le droit de se dire son représentant plus que moi. (Applaudissements.)

« Ces sentiments, vous devez les comprendre ; car tout ce qui est noble, généreux, sincère, trouve de l'écho parmi les Lyonnais ; votre histoire en fournit d'immortels exemples. Considérez donc mes paroles comme une preuve de ma confiance et de mon estime.

« Permettez-moi de porter un toast à la ville de Lyon. » (Applaudissements et cris de *Vive le Président de la République*.)

Le 16 au matin, le Président a assisté à un déjeuner qui lui était offert au Jardin d'Hiver, et à l'allocution prononcée par M. Vachon, bâtonnier des avocats, il a témoigné sa reconnaissance aux habitants de Lyon des sentiments par eux manifestés. Parlant des liens qui le rattachent à notre ville, il s'en félicite et ajoute :

« On gagne beaucoup à se voir. Les préventions tombent et les dissentiments s'effacent. On m'avait représenté la population lyonnaise comme fatalement vouée aux doctrines qui font aujourd'hui le péril de la situation et le malheur de la société. Au lieu de cela, je trouve des citoyens laborieux occupés à enrichir la France par leur travail et entourant l'autorité de témoignages de respect.

« De votre côté, Messieurs, veuillez vous souvenir que je ne suis ici qu'un ami pour vous. »

Le prince a répondu en ces mots au discours de M. Brosset, président de la chambre de commerce :

« Je remercie le commerce et l'industrie de Lyon des félicitations qu'il m'adresse, et je donne mon entière sympathie aux vœux qu'ils expriment : rétablir l'ordre et la confiance, maintenir la paix, terminer le plus promptement possible nos grandes lignes de chemin de fer, protéger notre industrie et développer l'échange de nos produits par un système commercial progressivement libéral. Tel a été et tel sera le but constant de mes efforts. Si des résultats plus décisifs n'ont pas été obtenus, la faute, vous le savez, n'en est pas à mon gouvernement.

« Mais, espérons-le, Messieurs, plus notre pays entrera dans des voies régulières, plus sûrement sa prospérité renaîtra ; car, il est bon de le répéter, les intérêts matériels ne grandissent que par la bonne direction des intérêts moraux : c'est l'âme qui conduit le corps. Aussi se tromperait-il d'une manière étrange, le gouvernement qui baserait sa politique sur l'avarice, l'égoïsme et la peur. Non, c'est en protégeant libéralement les diverses branches de la richesse publique ; c'est, à l'étranger, en défendant hardiment nos alliés ; c'est en portant haut le drapeau de la France qu'on procurera au pays agricole, commercial et industriel le plus de bénéfice ; car ce système aura l'honneur pour base, et l'honneur est toujours le meilleur guide. »

Après la lecture de ce discours, M. le Président a ajouté d'une voix émue :

« A la veille de vous faire mes adieux, laissez-moi vous rappeler des paroles célèbres... Mais, non, je m'arrête ; il y aurait de ma part trop d'orgueil à vous dire comme l'empereur : *Lyonnais, je vous aime !* mais vous me permettez de vous dire : *Lyonnais, aimez-moi !* »

Dans la revue passée le 16, le prince a décoré quatre-vingts militaires de tous grades ; plusieurs croix civiles ont été aussi distribuées. M. le préfet de l'Isère a été chargé par le Président d'exprimer aux habitants de ce département son regret de ne pouvoir visiter les lieux où l'empereur, son oncle, avait trouvé, en 1815, de si dévoués amis, et particulièrement Vizille, berceau de la Révolution française.

« Dites bien, a-t-il ajouté, aux citoyens de votre département que je ne négligerai rien pour remplir la mission que le peuple m'a donnée, et que je travaille sans relâche à tout ce qui peut améliorer le sort des classes laborieuses. »

Il a reçu avec plaisir les Dauphinois qui s'étaient rendus à Lyon et les vétérans de ce département venus pour le saluer.

Le Prince-Président a quitté Lyon le 17 août, laissant de sa présence et de son séjour dans nos murs un souvenir qui ne s'effacera pas.

